

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1851 \(1er janvier-10 novembre\) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'Assemblée](#)[Item](#)[Val-Richer, Lundi 27 octobre 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Lundi 27 octobre 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Famille royale \(France\)](#), [Monarchie](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Régime politique](#), [Relation François-Dorothee \(Politique\)](#), [République](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1851-10-27

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Cote3156-3157, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer Lundi 27 octobre 1851

4 heures

Je suis toujours bien aise de rentrer chez moi même quand il m'a réussi d'en sortir. Voilà trois jours que je vous écris bien sottement. J'ai fait hier à Falaise, tout le jour une vraie mission pour la fusion ; presque sans en parler, mais parfaitement compris de tout le monde ; conservateurs et légitimistes que j'ai laissés tout contents de moi, et d'eux-mêmes. L'un ne va guère sans d'autre. Avec du temps, beaucoup de temps, et en y prenant beaucoup de peine ; et avec l'aide de beaucoup de malheur et de beaucoup de peur, on pourra arriver à quelque chose. Les incidents dérangeront et précipiteront. Si tant est que les incidents dérangent le véritable cours de l'eau, le cours du fond. Nous vivons et nous nous remuons à la surface ; mais ce n'est pas à surface que se préparent et se décident les grands événements. Quels que soient les incidents, nous marchons à la monarchie par la fusion ou à la décadence par la République. Voilà les deux courants profonds qui sont, aux prises. Lequel des deux l'emportera ? Mon raisonnement est pour la crainte et mon instinct pour l'espérance.

Dans tout le monde que j'ai vu depuis les plus considérables jusqu'aux moindres, et soit bienveillants, soit malveillants, la situation du Président est mauvaise. On a porté sa santé au banquet, le maire de la ville, mon hôte. Un silence universel lui a répondu à la lettre. Le Préfet qui était là, s'en est tiré en homme d'esprit, et en répondant au toast qui lui était porté à lui-même ; il a parlé du Président, de l'appui qu'il avait donné au parti de l'ordre et qu'il avait trouvé dans le parti de l'ordre, en termes très convenables qui ont été applaudis. Beaucoup de blâme, point de rancune, voilà la disposition. Jusqu'au dernier moment la transaction sera toujours possible et j'y crois toujours. Je n'ai jamais été plus applaudi. Les ennemis n'applaudissaient pas, mais ils approuvaient du geste les amis qui applaudissaient. Les Conservateurs, pris en masse, m'aiment vraiment ; et ceux-là même, qui n'ont nul goût pour la fusion me sont, au fond, gré de la vouloir et trouvant que j'ai raison.

J'attends toujours la lettre du duc de Noailles. Pour mon langage à quelques personnes, il m'importe un peu de savoir jusqu'à quel point M. de St Priest, M. Nettement et tout ce côté du parti, désavouent ou ne désavouent pas les bruits dont je vous ai parlé. Comme il n'y a plus aujourd'hui rien d'étrange ni de ridicule, il ne faut pas laisser passer. Sans y regarder ce qui paraît le plus étrange et le plus ridicule.

Je répète que je ne puis pas ne pas croire qu'on fera à Claremont ce qui convient. On aura bien pesé que M. le comte de Chambord n'en tire trop de parti et ne les mette dans un grand embarras. Mais je tiens pour impossible que cette peur arrête. Je crois que Montebello a bien fait de n'y pas aller. On ne fait pas ce qui déplaît sans déplaire ; surtout quand on veut le faire efficacement, et de manière à empêcher ce qui plairait.

Voici ce que j'ai écrit au sujet de cet incident du Times, au général Trézel, après lui avoir parlé de mes raisons contre la candidature du Prince ; je suis bien aise que vous le connaissiez textuellement. " Je suis absolument étranger, indirectement comme directement, à la correspondance du Times qui a raconté, bien ou mal, ma conversation avec M. le duc de Nemours. Je ne me permettrais jamais une telle inconvenance. Ce qui est vrai, c'est que, soit à Londres, soit à Paris, j'ai redit moi-même à plusieurs personnes le fond de cette conversation. A dessein, et par plusieurs motifs. D'abord, parce qu'opposé comme je le suis à la candidature de M. le Prince de Joinville, j'ai désiré que mon opinion fût connue, et qu'il fût connu aussi que je l'avais exprimée à la famille royale ; nous ne pouvons et ne devons agir librement qu'après avoir dit aux Princes ce que nous pensons et quand on sait que nous le leur avons dit. J'espérais de plus que la publicité de notre opinion rendrait

peut-être un peu plus incertaine la publicité de cette candidature elle-même et comme je désire qu'elle ne le produise pas décidément je n'hésite point à faire ce qui peut y jeter quelque hésitation. Enfin, quoique je trouve que les Princes ont tout-à-fait raison de se tenir et de se montrer très unis, je ne regrette point qu'on sache, et je crois même qu'il est bon pour leur avenir qu'on sache qu'au fond ils ne sont pas tous du même avis, ni sur la même pente. Je trouve fort simple que parmi eux, quelques uns dressent leur tente au milieu de l'ancienne opposition au gouvernement du Roi leur père ; mais je ne pense pas que les chances de leur cause aient à souffrir si, parmi eux aussi, il y a encore les alliés fidèles de l'ancien parti conservateur, et si les conservateurs en sont convaincus. Voilà, mon cher général, pourquoi j'ai parlé assez ouvertement de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. le Duc de Nemours. Je n'ai pas le droit de m'étonner qu'il en soit revenu quelque chose aux correspondants du Times, à Paris, et qu'ils l'aient racontée confusément et inexactement comme ils l'ont fait. Je le regrette puisqu'on l'a regretté à Claremont ; mais je ne puis pas ne pas penser que, pour la bonne politique de la bonne cause la candidature de M. le Prince de Joinville serait infiniment plus nuisible qu'il ne peut l'être qu'on entrevoie que M. le Duc de Nemours n'en est pas tout-à-fait d'avis."

Adieu jusqu'à demain.

J'ai trouvé vos deux lettres en arrivant ici Onze heures Le cabinet n'a rien d'effrayant, Tout ceci finira par une transaction. Mais j'attends Pétersbourg. Je ne peux croire ni au refus, ni au silence. Si cela arrive ! Adieu, Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Lundi 27 octobre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1851-10-27

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4135>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 27 octobre 1851

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Vaucluse - Lundi 27 octobre 1851 ³¹⁵⁶
4 heures.

Je suis toujours bien aise de
l'entendre chez moi, même quand il m'a réussi d'en
sortir. Voilà trois jours que je veux t'écrire bien
sottement. J'ai fait hier à Fulaise, tous les jours,
une vraie mission pour la fusion; presque sans
en parler, mais parfaitement compris de tout le
monde, conservateur et légitimiste, que j'ai
laissé tout contents de moi, et d'eux-mêmes.
L'un ne va guère sans l'autre. Avec du temps,
beaucoup de temps, et en y prenant beaucoup de
peine, et avec l'aide de beaucoup de malheurs et
de beaucoup de peurs, on pourra arriver à quelque
chose. Les incidents dérangeraient et précipiteront.
Si tant est que les incidents dérangent le véritable
cours de l'eau le cours du fond. Nous vivons
ou nous nous remuons à la surface; mais ce
n'est pas à la surface que se préparent ce se
dévident les grands évènements. Jusqu'à présent les
incidents, nous marchent ou à la monarchie
par la fusion, ou à la décadence par la
République. Voilà les deux courants profonds
qui sont aux prises. Lequel des deux l'emportera?
mon raisonnement en pour la crainte et
mon instinct pour l'espérance.

Dans tout le monde que j'ai vu depuis

les plus considérables jusqu'aux moindres, et s'il
bienveillant, s'il malveillant, la situation des
Présidents est mauvaise. On a porté sa main au
banquet, le maître de la villa, mon hôte. Un
silence universel lui a répondu; à sa lettre. Le
Président qui étoit là, s'en est tiré en homme d'esprit
et en répondant au toast qui lui étoit porté à
lui-même, il a parlé du Président de l'appui
qu'il avoit donné au parti de l'ordre, et quel
avertissement dans le parti de l'ordre, en termes
très convenables qui ont été applaudis. Beaucoup
de blâme, point de rancune, voilà la disposi-
tion. Jusqu'aux derniers moments la transaction
sera toujours possible, et j'y crois toujours.

Je n'ai jamais été plus applaudi. Les
Lorrains n'applaudissaient pas, mais ils approu-
vaient du geste les uns qui applaudissaient.
Les conservateurs, pris en masse, n'aiment
vraiment; et ceux-là même qui n'en ont nul,
goût pour la fusion me laissent, au fond, que
de la vouloir, et trouvent que j'ai raison.

J'attends toujours la lettre du duc de
Noailles. Pour mon langage à quelques
personnes, il m'importe peu de savoir
jusqu'à quel point M^r. de St. Amand, M^r.
Nettement et tout ce côté du parti, s'avisent
ou ne s'avisent pas, les bruits dont je vous
ai parlé. Comme il n'y a plus aujourd'hui

rien d'étrange, ni de ridicule, il ne faut pas
laisser passer sans y regarder ce qui parait le plus
étrange et le plus ridicule.

Je répète que je ne puis pas ne pas croire
qu'on fera à l'évidence ce qui convient. On
aura bien passé que M^r. le comte de Chambord
n'en tire trop de parti et ne le mette dans un
grand embarras. Mais je tiens pour impossible
que cette peur avertisse. Je crois que Montebello
a bien fait de n'y pas aller. On ne fait pas
ce qui déplaît sans déplaire, surtout quand
on veut le faire officieusement et de manière
à empêcher ce qui plait. Voici ce que j'ai
écrit, au sujet de cet incident du Ting, au
général Tropez, après lui avoir parlé de mes
raisons contre la candidature du Prince; je suis
bien aise que vous le connaissiez exactement:

« Je suis absolument étranger, directement
comme indirectement, à la correspondance du Ting
qui a raconté, bien ou mal, ma conversation
avec M^r. le duc de Nemours. Je ne me permets
jamais une telle inconvenance. Ce qui est vrai,
c'est que, soit à Londres, soit à Paris, j'ai redit
moi-même, à plusieurs personnes, le fond de
cette conversation. À dessein, et pas plusieurs
motifs. D'abord, parce qu'approuver comme je le
suis, la candidature de M^r. le Prince de
Joinville j'ai désiré que mon opinion fût

comme, et qu'il fût comme aussi que je l'avais
exprimé à la famille Royale; nous ne pouvons
et ne devons agir librement qu'après avoir dit
aux Princes ce que nous pensons et quand on
sait que nous le leur avons dit. J'espère de
plus que la publicité de notre opinion rendrait
peut-être un peu plus incertaine la publicité
de cette candidature elle-même, et comme je
clarifie qu'elle ne la produise pas de lui-même,
je n'hésite point à faire ce qui peut y jeter
quelque hésitation. Enfin, quoique je trouve
que les Princes ont tout à fait mérité de la
tenir et de se montrer très unis, je ne regrette
point qu'on sache, et je suis même, qu'il est
bon pour leurs avis qu'on sache quand font
ils ne sont pas tous du même avis, ni sur la
même pente. Je trouve fort simple que parmi
eux, quelques-uns dressent leur tente au milieu
de l'ancienne opposition au gouvernement du
Roi leur père; mais je ne puis pas que les
chances de leur cause aient à souffrir si,
parmi eux aussi, il y a encore de alliés fidèles,
de l'ancien parti conservateur, et si les conser-
vateurs en sont convaincus. Voilà, mon cher
général, pourquoi j'ai parlé un peu ouvertement
de la conservation que j'ai eue. L'honneur,
l'avoir avec M^r le duc de Nemours. Je n'ai

3157
pas le droit de m'exprimer qu'il en soit resté
quelque chose aux correspondants du *Times* à
Paris, ce qu'ils l'ont raconté confusément et
inexactement, comme ils l'ont fait. Je le regrette
puisque l'on l'a regretté à Claremont; mais je ne
puis pas ne pas penser que, pour la bonne
politique de la bonne cause, la candidature de
M^r le Prince de Joinville serait infiniment plus
nuisible qu'il ne peut l'être qu'on entrevoie que
M^r le duc de Nemours n'en ait pas tout à fait
l'avis.

Adieu jusqu'à demain. J'ai trouvé vos deux
lettres en arrivant ici.

avec amour.

Le cabinet n'a rien d'effrayant. Tout est finira
par une transaction. Mais j'attends Paterson.
Je ne puis avoir ni au refus, ni au silence.
Si cela arrive! Adieu, adieu.